

A la galerie Hervé Lancelin

Des photographies à regarder avec l'esprit

Lucie et Simon nous offrent une plongée dans «le monde du silence»



«Silent World, Wall Street, New York, USA 2009».

(PHOTO: LUCIE ET SIMON)

PAR NATHALIE BECKER

Lucie et Simon forment un couple de photographes et plasticiens qui oeuvrent ensemble depuis 2005. Dans leurs travaux, ils étudient par l'image la place de l'homme au XXI^e siècle, son lien au temps et au réel, sa condition. Dans l'actuelle exposition que nous propose Hervé Lancelin, nous découvrons une série de photographies intitulée «Silent World».

Ne nous y trompons pas! Le duo, aucunement, nous entraîne dans les profondeurs abyssales des océans du globe mais plutôt dans celles des êtres et des lieux. En effet, leurs clichés grands formats nous montrent l'espace urbain dénué de présence humaine. Ainsi, ils ont exploré différentes mégapoles: Paris et sa richesse patrimoniale, Pékin et son effervescence urbaine, la mythique New-York ou l'antique Rome.

Et au prix de patientes heures de pose photographique, ils sont parvenus à saisir l'insaisissable: faire disparaître la foule, nous offrir des places, des autoroutes, des lieux symboliques comme le Forum Romanum ou la place de

l'Opéra à Paris délivrés de l'agitation urbaine. Cette désertification fait alors des lieux, des espaces étranges, méconnaissables, intemporels et hautement silencieux. Et c'est là que réside toute la force du travail de Lucie et Simon: ils nous égarent et nous font prendre conscience qu'il est possible de percevoir au-delà du visible.

Entre confusion et interrogations

Leurs photographies s'appréhendent plus avec l'esprit qu'avec le regard. S'il y a absence de l'homme, sa trace est palpable partout. Ce contraste entre la vanité de l'existence humaine et la pérennité de la pierre fait sens dans les clichés et nous pousse presque à l'introspection. Entre confusion et interrogations émanent de leurs travaux une mélancolie et une émotion qui nous rappellent la peinture romantique où la finitude de l'homme est un thème souvent traité.

Et il y a chez Lucie et Simon cette prescience la lumière. Elle fond sur la petite fille perdue dans une travée de l'église Saint-Sulpice à Paris comme une langue de feu de la Pentecôte, elle tombe en plongée un matin sur le forum ro-

main ou elle éclaire en un savant clair-obscur presque caravaguesque la façade du Panthéon.

En somme, la lumière métamorphose les lieux en les rehaussant d'une portée quasi spirituelle. Nous remarquons également dans l'exposition les croquis du couple. Particulièrement intéressants, ils sont des travaux préparatoires, sortes de story-board qui nous montrent que la photographie ne se réduit pas à une captation immédiate.

L'autre pièce particulièrement sensible est la vidéo «In search of eternity» qui saisit au moyen d'une caméra haute vitesse (1.000-1.500 images/seconde) une parenthèse dans l'écoulement du temps d'une journée dans les quartiers populaires parisiens. La rue devient un véritable théâtre du réel, du quotidien dans ce qu'il y a de plus banal ou d'exceptionnel. Une atmosphère de latence et de suspens se dégage de cette vidéo. Chaque personnage filmé nous dévoile non seulement son identité physique mais son individualité psychologique.

La détresse se lit sur certains visages, l'angoisse ou la préoccupation aussi. Ce travail redonne à l'humain une once supplémentaire de dignité et même de beauté et lorsqu'au détour d'une rue, la caméra de Lucie et Simon perçoit la silhouette longiligne et affairée de l'acteur Jean-Pierre Daroussin, le réel entre en symbiose avec la fiction et la frontière est ténue, presque indécélable. Ce travail est non seulement un tour de force technique et esthétique mais également un coup d'aiguillon à notre propre finitude, à l'évanescence de notre vie.

Jusqu'au 20 juin à la galerie Hervé Lancelin, 7, rue Michel Rodange, Luxembourg.



Scène du film «In Search of Eternity».



Von allen Sinnen

Die Wachowskis preschen mit „Sense8“ ins TV vor

VON CHRIS PESCH

Knapp sechzehn Jahre ist es nun her, dass Andy und Lana Wachowski mit ihrem erst zweiten Film, „Matrix“, in die Riege der Kultautoren aufgestiegen sind. Der Überraschungserfolg jenes Thrillers lag sicherlich nicht nur an seinen grandios inszenierten Actionsequenzen. Vielmehr sind es seine philosophischen Gedankengänge, die heute noch junge Menschen begeistern, obwohl sie damals noch gar nicht geboren waren. In „Sense8“ ist bei Netflix nun die erste Fernsehserie der Wachowskis angelangt. Und von ihren Ambitionen haben die beiden Meister des Fachs nichts verloren.

Die Science-Fiction-Serie beginnt mit einer verwirrenden, und dennoch atmosphärisch mitreißenden Szene: Eine Frau namens Angelica windet sich auf einer Matratze, halluziniert von Menschen, die ihr Böses wollen, und spricht von Dingen, die den Zuschauer übersteigen. Wenige Augenblicke nach Start der Serie liegt sie bereits tot in einem verlassenen Gebäude. Sofort wird klar, dass „Sense8“ keine gewöhnliche Fernsehserie ist, denn auf Exposition wird konsequent verzichtet.

„Sense8“ beginnt in medias res, und während der ersten Folge werden nach und nach acht Figuren, die über den ganzen Globus verstreut sind, vorgestellt. Da wäre die transsexuelle Hacktivistin aus San Francisco, die drogenabhängige Musikerin in London, ein Dieb in Berlin, ein Polizist in Chicago oder auch ein Busfahrer in Nairobi. So unterschiedlich die Charaktere auch sind, verbindet sie dennoch eins. Nämlich haben sie alle Angelicas Tod im Traum miterlebt, und sind seitdem telepathisch miteinander verbunden.

Erstaunlich ist dabei, wie makellos die Handlung von einem Ort zum nächsten wechselt, ohne auch nur einen Hauch an Spannung einzubüßen. Obschon die Gründe weshalb die Figuren einander sehen und hören können, sowohl ihnen als auch dem Zuschauer verborgen bleiben, erscheinen die Übergänge durchaus fließend und schlüssig zu sein. Hier werden höhere Zie-

le verfolgt, und dann ist man auch gerne gewillt, einer Serie Zeit zu geben, sich zu entfalten.

Dass dies so ist, liegt aber auch an den größtenteils unbekanntem Schauspielern, die von Anfang an ihren Charakteren ein Eigenleben verleihen. Auch wenn nur wenige Minuten pro Folge für jede Figur bereit stehen, so werden sie von u.a. Max Riemelt, Jamie Clayton oder auch Tina Desai so dargestellt, dass sie auch unabhängig voneinander interessant wirken.

Zudem hilft der schier unfassbare Produktionsaufwand dabei, sich in dieser Welt zurechtzufinden. Dass sie auf acht verschiedenen Städte mit klar unterscheidbaren Looks verteilt sind, dient nicht nur der Weltenbildung, sondern vereinfacht auch das Verständnis. So fließen Bollywood-Elemente in die sich in Mumbai abspielende Story ein, während der mexikanische Handlungsstrang an eine Telegenovela erinnert. Klar bleibt einem die Story da eher im Gedächtnis.

Universeller Anspruch

Die Hintergründe der telepathischen Verbindungen, sowie die Gefahren die sie bergen, erschließen sich zwar nur nach und nach. Doch was sofort klar wird, ist, dass die Serie, wie „Matrix“ einen universellen Anspruch hat. „Sense8“ soll eine Geschichte erzählen, die jeden Menschen miteinschließt, egal zu welchem Geschlecht, welcher Hautfarbe oder auch welcher sexuellen Orientierung er oder sie sich zählt.

War „Matrix“ noch ein actiongetriebenes Spektakel in dem über den freien Willen des Menschen sinniert wurde, greifen die Wachowskis hier scheinbar noch eine Etage höher: Sie versuchen auf eher ruhige Weise, universelle Muster mit ganz unterschiedlichen Individuen in Einklang zu bringen. Große Ambitionen werden gepaart mit ebenso großer Erzählkunst. Zumindest die ersten Folgen lassen vermuten, dass „Sense8“ auf diese Weise eines der TV-Highlights des Jahres werden könnte.

Zugriff auf die Serie über die Stream- und Downloadplattform www.netflix.lu (Abonnement Gesamtangebot ab 7,99 Euro/Monat)



Daryl Hannah gehört zu den Protagonisten der neuen Science-Fiction-Serie auf Netflix.

(FOTO: MURRAY CLOSE/NETFLIX)